

ROSALBA OU DEUX AMOURS

ÉPISE DE LA RÉBELLION DE 1837

INTRODUCTION

CHEZ GIANELLI

L'endroit le plus froid de Montréal est la Place-d'Armes. En été, lorsque dans toutes les autres rues la chaleur est étouffante comme celle d'une fournaise, sur cette jolie place on sent une fraîche brise, et l'on se croirait à la campagne. Dans ce petit bosquet, avec son jet d'eau, on respire un air pur, et, par la rue Saint-Sulpice, qui rappelle les vallées du Colorado, le vent circule, avec la vitesse d'un torrent, entre la montagne et la rivière. Dans l'hiver, le jardin se transforme en une sorte de glacier arctique. Les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, leurs branches plient sous le poids du givre, et l'on dirait que leur écorce va craquer. La neige, entassée presque jusqu'à la hauteur de la grille, jette de blancs reflets sur les édifices de pierre qui entourent le jardin. La Banque de Montréal présente l'aspect d'un majestueux palais de glace. Les tourelles de l'église Notre-Dame, semblables à des glaciers, réfléchissent leurs ombres blanches à travers la place sous les rayons du soleil dont elles neutralisent la chaleur. Tout ce petit coin de terre semble désolé et inhabitable.

A une heure avancée de l'après-midi, en 1867, deux messieurs arrivaient sur la Place-d'Armes par la rue Notre-Dame. L'un d'eux, une sorte d'athlète, marchait la tête haute et semblait défier la tempête. L'autre, grand aussi, mais moins fortement charpenté que son compagnon, semblait s'épuiser en efforts pour tenir tête au vent et à la neige qui l'aveuglait.

— Où sommes-nous ? dit ce dernier, je suis presque épuisé.

— Sur la Place-d'Armes, répondit son compagnon d'une voix sonore. C'est ici que vous pourriez bien juger de nos hivers canadiens.

— C'est vraiment terrible ; je ne pourrai pas traverser la place.

— Mais le *St. Lawrence Hall* n'est qu'à quelques pas.

— N'importe. Je suis presque essoufflé. Ne pourrais-tu pas s'arrêter plus près ?

— Oh ! oui, répondit "l'athlète," nous voici au *Cosmopolitan*.

— Entrons donc.

Quelques instants après, les portes du restaurant s'ouvrirent ; un courant d'air chaud, venant de l'intérieur, dilatait la poitrine du piéton épuisé.

— Ah ! dit-il, en respirant longuement, la chaleur c'est la vie, le froid c'est la mort. Comment, vous autres, Canadiens, pouvez-vous vivre dans un pareil climat ?

— Nous nous en tirons très-bien. Regardez-moi.

— J'y mourrais.

— Pas le moins du monde. Si vous avez les poumons faibles, notre air vif les aurait bientôt fortifiés. L'humidité est la mort des personnes délicates. Une atmosphère sèche vivifie, et notre atmosphère est la plus sèche du monde. Le climat du Canada est bien plus sain pour les poitrinaires que celui de la Floride, et les docteurs commencent à le reconnaître.

— Voilà un argument nouveau en faveur de l'annexion," répondit le premier interlocuteur, qui était complètement remis.

Les deux compagnons se rendirent à la buvette, riant de cette dernière observation. On comprendra ce qui les faisait rire quand on saura que le premier était un anti-annexioniste enragé, et son compagnon un Américain, venu à Montréal pour étudier l'état du pays.

— Qu'allons-nous prendre ? demanda l'Américain.

— Parbleu ! du *Tonico Reale*.

— *Tonico Reale* ? qu'est-ce que cela ?

— N'avez-vous jamais entendu parler des amers de Gianelli ?

— Jamais.

— Eh bien ! Gianelli est à Montréal ce que Santoni est à Paris et Delmonico à New-York.

— Oh ! je comprends, un de ces matras d'hôtel italiens, fameux dans toutes les capitales de l'Europe, depuis Londres jusqu'à Constantinople.

— Oui, et il a importé une amer appelé *Tonique Royal*, qui est très à la mode ici en ce moment. Avec un peu d'eau-de-vie, il est délicieux.

— Eh bien ! essayons. L'eau-de-vie surtout est précieux ce qu'il me faut par ce froid-là.

Un garçon de buvette intelligent est l'âme d'un restaurant. Gianelli en avait un ; c'était un jeune homme à l'esprit un peu rude, mais vif et intelligent et qui parlait plusieurs langues. Il avait entendu une partie de la conversation précédente, et, dans un clin-d'œil, il avait rempli presque jusqu'aux bords deux verres à vin d'un liquide aromatique couleur dorée, puis, dans chaque verre, il ajouta une larme d'eau-de-vie de Martel.

Le Canadien dégusta son verre avec toute la science d'un Parisien qui veut apprécier une liqueur rare. L'Américain, fidèle aux usages de son pays, but le sien tout d'un trait, et, faisant claquer ses lèvres, il s'écria :

— Délicieux ! délicieux ! Après pareille absinthe, nous pouvons faire honneur à un souper aux huîtres. Avez-vous, en Canada, quelque variété particulière de l'espèce ?

— Oui, la Caraquette, une huître petite, un peu salée, mais très-succulente.

— Prenons-en une assiette."

On fit monter les deux compagnons, qui, peu après, faisaient honneur au festin. L'air vif qu'il avait respiré, l'excellent absinthe qu'il avait prise avaient aiguillé l'appétit de l'Américain, qui trouva ses huîtres si bonnes qu'il en demanda une seconde assiette. Sa bonne humeur revint avec le bien-être que lui avait procuré ce chaud repas. Il se plaisait à comparer ce bien-être avec le frisson qu'il avait senti à peine une demi-heure plus tôt. Il regardait l'épais tapis de velours, les rideaux de gros damas, le gazelier dont la lumière scintillait doucement, la flamme du poêle situé au centre de l'appartement et qui se réfléchissait à travers les plaques de mica, et, en s'étendant sur son fauteuil, il éprouvait une sensation délicieuse.

— Je me trouve parfaitement, dit-il à son compagnon.

— J'en suis bien aise, répondit l'autre d'un ton poli.

— Oui, je suis comme les artistes, j'aime les contrastes. Ils sont pour moi la poésie de l'existence, et je laisse aux graves penseurs le droit d'y voir de la philosophie. J'apprécie cette douce chaleur en songeant à la tempête que l'on entend au dehors.

— Notre vie canadienne est pleine de contrastes ; je suis donc certain qu'elle vous plaira."

Et le Canadien, qui semblait se conformer peu à peu aux pensées de son compagnon, continua :

— Notre existence est comme notre climat, rude à l'extérieur, mais dans notre intérieur nous sommes heureux."

L'Américain avança sa chaise comme pour écouter plus attentivement.

— Nous avons l'air d'un peuple arriéré, mais nous avons tous les éléments du progrès. Comme tous vos compatriotes qui nous visitent, vous avez dû remarquer cela."

L'Américain était trop poli pour faire une réponse directe.

— Puis, continua le Canadien, il y a encore beaucoup d'ignorance chez nous. La littérature n'est pas encouragée, et cependant, ce ne sont pas les talents qui nous manquent."

L'Américain devenait de plus en plus attentif.

— Ensuite, nous sommes timides, craintifs, toujours prêts à exagérer notre faiblesse et à donner d'énormes proportions à la prospérité et aux ressources de nos voisins.

— J'ai déjà remarqué cela, dit l'Américain.

— Cette observation s'applique surtout à la population française ; les Français, vous le savez, ont été les premiers colons de ce pays. Plusieurs d'entre eux sont arriérés, sans ambition et condamnés, en apparence, à une inertie perpétuelle. Un de nos anciens gouverneurs a eu l'impuudence de les appeler "la race inférieure." Cette insulte souleva une grande indignation dans tout le pays, mais n'eut point l'effet de stimuler l'activité de la plupart des Canadiens. Nombre d'entre eux regardent leurs compatriotes anglais comme leurs supérieurs. Ils recherchent les alliances avec eux, prennent leurs manières et parlent leur langue au détriment de la langue française si pleine de beauté."

L'Américain sourit et répondit qu'il avait déjà constaté cette manie. Il avait vu semblable chose chez lui parmi les Irlandais et les Allemands, dont la jeunesse semble avoir honte de sa nationalité et se pare volontiers du titre d'Américain.

— C'est vraiment une manie désagréable, ajouta-t-il.

— Surtout, reprit le Canadien, quand nous avons si peu de raisons d'imiter ce travers. En effet—et remarquez le contraste que je veux établir—les Français ont colonisé ce pays, l'ont civilisé, l'ont défendu héroïquement, et depuis la capitulation de Québec, tout en restant loyaux et fidèles au nouveau régime, ils ont su conserver leur nationalité en dépit de tous les obstacles moraux et physiques. Ils peuvent être fiers et de leurs ancêtres et d'eux-mêmes. Leur existence dans le nouveau-monde, après deux siècles de lutttes, est un vrai phénomène.

— Un phénomène dont vous devez être fiers, dit l'Américain.

— Leur histoire, depuis l'époque de Champlain, est tout un roman.

— Je sais que la province de Québec est la plus riche en souvenirs historiques. La Nouvelle-Ecosse vient ensuite, mais ses annales sont surtout pathétiques à partir de l'époque où les valeureux Acadiens furent expatriés. Je suis venu pour étudier cette histoire, et j'aimerais à faire cette étude avec l'aide d'un philosophe tel que vous.

— Merci, répondit le Canadien, je ne prétends pas savoir l'histoire de mon pays aussi bien que je connais le caractère social de mes compatriotes. J'ai eu maintes occasions de les étudier, et je m'estimerais heureux de vous donner le bénéfice de mon expérience."

L'Américain insista particulièrement sur la rébellion de 1837. Il en connaissait les résultats politiques, mais il désirait savoir si ce mouvement avait eu un effet sensible sur l'état social de notre population.

— La rébellion dont vous parlez, reprit le Canadien, est une grande époque de notre histoire. Elle constitue un point de départ. Les hommes de mon âge y voient surtout le point de départ de l'union des deux Canadas. A part cela, elle n'a pas eu d'influence sur la population canadienne. La rébellion a été réprimée avant qu'elle eût pu devenir une révolution, et vous savez que les révolutions seules peuvent changer le caractère d'un peuple. Il s'en suit que la population canadienne, toujours assez étrangère au progrès universel, offre à peu près les mêmes traits qu'avant la rébellion. Toutefois, plusieurs

épisodes de cet événement, certaines légendes qui se racontent dans les chansons nationales, dans les conversations au coin du feu, mais dont la plupar n'existent encore dans aucun livre, font bien comprendre les causes intimes de la rébellion et ressortir les qualités et les défauts des Canadiens-français, à une époque d'anxiété et de dangers plus qu'ordinaires. J'ai entendu raconter plusieurs de ces histoires dans mon enfance. J'en ai écrite une toute au long parce que les personnages qui y sont mentionnés appartenaient à ma propre famille. Si vous le desirez, je vous passerai le manuscrit avec plaisir.

— Tout de suite," dit l'Américain avec l'avidité de l'homme studieux qui voit un champ nouveau s'ouvrir devant lui.

Le Canadien regarda à sa montre.

— Très-bien. Il est sept heures. Nous avons soupé. Toute la soirée est à nous. Allumons un cigare et rendons-nous directement chez moi. Vous sentez-vous la force de venir à pied jusqu'à la rue Sainte-Catherine ?

— Et ce vent du nord ! reprit l'Américain en branlant la tête d'un air de doute. Si nous prenions une voiture ?

— Une carriole, monsieur ? Une carriole, monsieur." Tel fut le cri de vingt voix rauques qui accueillit les deux amis à leur sortie du *Cosmopolitan*. Le cocher canadien est un type. En hiver, il est grossièrement emmaillotté dans son capot, son casque de peau de castor aux poils usés et rabattu sur ses yeux ; il porte une ceinture rouge et est chaussé d'épais *moccassins* ; il tient ferme son fouet entre la phalange du pouce et l'index, son nez est en floraison, ses joues hâlées par tous les temps, ses sourcils et sa barbe pleins de frimas, sa voix est rude comme celle du matelot qui a bravé mille tempêtes. Les deux amis eurent bientôt fait un choix, et se jetant dans le traîneau le plus voisin, puis s'enveloppant dans les robes de buffle, ils franchirent rapidement les rues couvertes de glace, et, au bout de dix minutes, ils étaient à destination.

Le Canadien introduisit son ami dans un joli cabinet, lui présenta un fauteuil et prit dans sa bibliothèque un rouleau de manuscrit, qu'il mit sur la table voisine.

— Lisez, dit-il, et voyez ce dont est capable une jeune Canadienne."

Pendant que le Canadien feuilletait le volume de M. de Gaspé intitulé : *Les Anciens Canadiens*, l'Américain lut ce qui suit.

CHAPITRE I

LA DÉBÂCLE.

Rien ne se perd en ce monde. Au moral comme au physique, il y a une vitalité qui défie le néant et finalement en triomphe. La théorie de Pythagore sur la métépsychose contient un germe profond de vérité. Les principes élémentaires se meuvent et se transforment autour de nous et produisent des effets nouveaux et inattendus. Pas une larme, pas un soupir, pas un frémissement dans notre monde moral qui n'ait tôt ou tard ses influences cachées.

Le voyageur qui descend le St. Laurent entre Montréal et Québec ne peut s'empêcher de remarquer l'aspect pittoresque du village de Varennes, situé sur un coteau élevé et que l'on aperçoit facilement du Mont-Royal. C'est un des plus anciens établissements du Bas-Canada ; son nom est celui d'une famille française respectée, et sa population est presque entièrement composée des descendants de ceux qui, avec les de Boucherville, les de Longueuil et les Contrecoeur, ont figuré dans les guerres sauvages et cruelles qui signalèrent le commencement de la colonie française. Varennes offre l'aspect tranquille de tous les villages canadiens, où le calme d'une vie simple et vertueuse n'est presque jamais interrompu par aucun événement extraordinaire. Si parfois cette sérénité est troublée par quelque chose d'étrange, les cancons vont grand train—car cette population est trebbavarde—mais le calme renaît bientôt et l'on se prend à redire les contes de fées. Le 5 avril 1837 est une date mémorable pour les habitants de Varennes. L'hiver avait été très-rude et le pont de glace tenait plus longtemps qu'il ne l'avait fait depuis plusieurs années. La débâcle du St. Laurent est toujours un événement quelquefois critique dans le Bas-Canada, et, cette année-là, les appréhensions étaient plus vives que jamais. On avait appris de Montréal que le courant grossissait avec rapidité et que des bancs de glace se formaient à l'extrémité Est de l'île Ste. Hélène. Des roulements sinistres avaient été entendus vis-à-vis Longueuil et dans le voisinage des îles de Boucherville. Si, comme on l'espérait, la glace baissait suffisamment à ces endroits pour que l'eau vint à la recouvrir, tout se passerait bien et la débâcle se ferait tranquillement dans le chenal de Varennes. Mais les vieux habitants, qui avaient étudié les caprices du grand fleuve, craignaient que la glace ne résistât trop longtemps, car les passages étroits et les récifs élevés qui bordent les hauteurs de Varennes formaient un brise-lame formidable. Dans ce cas, la rive nord serait certainement inondée et la glace pourrait même causer des désastres sur la rive sud.

Le 5 avril fut un jour de sinistres présages. Le soleil se leva radieux et brilla pendant deux ou trois heures ; mais bientôt il se retira graduellement derrière un nuage vapoureux. On ne vit plus qu'une boule d'un rouge sombre et pourpré qui oscillait légèrement dans une atmosphère épaisse, comme ces sémaphores que l'on place sur les récifs dans la mer ou ces lampes que l'on met sur les viaducs de nos chemins de fer pour signaler un danger ou une dé-

trésse. Les anciens cultivateurs montraient du doigt ce signe alarmant. Les nuées de vapeur s'élevaient rapidement dans la direction de la ville, comme la fumée d'une bataille ou d'une grande conflagration, puis elles s'élançaient en ligne droite ou en longues spirales pour atteindre la région la plus élevée de l'air où elles formaient des masses compactes au-dessus du fleuve. L'horizon était brumeux et confus, tantôt traversé par des barres d'un blanc perle, tantôt assombri par des grandes masses mouvantes. Parfois le son des cloches, les cris des hommes et des animaux se faisait entendre d'une rive à l'autre ; puis l'atmosphère changeait tout à coup d'aspect et il s'établissait un silence de mort. Evidemment, il y avait un choc de courants et de contre-courants sur le fleuve et de mystérieuses gyrations dans ses profondeurs cachées. Toutes les sciences physiques tiennent de l'empirisme. Nous voyons les effets, mais nous ne pouvons deviner les causes ; il est bon qu'il en soit ainsi, car si certains secrets de la nature nous étaient dévoilés, même pour un instant, notre terreur empêcherait toutes nouvelles recherches.

La matinée se passa ainsi. Les cultivateurs dirent que s'il n'y avait pas de changement à midi, le jour irait s'assombrissant et il y aurait une crise avant la nuit. A midi, point de changement. Le soleil perça un peu une ou deux fois, puis il disparut complètement. Par degrés le vent s'éleva, balayant d'abord la neige légère qui se trouvait sur la glace, puis, fendant à travers les couches de vapeur, il les déchira en lambeaux et les dispersa aux quatre points de l'horizon. Quelques piétons téméraires qui traversaient d'une rive à l'autre semblaient autant de géants enveloppés dans des manteaux immenses et marchant à grandes enjambées sur le cercle de l'horizon. Ces apparitions, qui sont dues à de simples effets de réflexion, donnent lieu dans les climats du nord à des superstitions étranges. Les voyageurs étaient aussi effrayés que les habitants qui se trouvaient sur la rive, car la glace craquait partout sous leurs pieds et ondulait parfois comme une masse en fusion, et l'eau, passant par toutes les crevasses, semblait les menacer d'une inondation terrible.

La nuit arriva enfin, et avec elle un apaisement soudain de la tempête. La cloche sonnait l'angelus au clocher de Varennes, et les cloches de la Pointe-aux-Trembles lui répondaient de l'autre côté de l'eau. C'était, pour la foule qui se trouvait sur les hautes terres depuis le matin, le signal de regagner ses foyers. Quelques-uns espéraient que le temps se calmerait, mais les plus expérimentés secouaient la tête et prédisaient que ce calme annonçait une tempête plus terrible encore. Pour cette raison, plusieurs se décidèrent à continuer leur veille au détriment de leur souper.

Une heure plus tard, pendant que les habitants de Varennes étaient tranquillement assis autour de leurs tables ou près de leurs foyers, pendant que plusieurs d'entre eux, peut-être, ne songeaient plus aux sinistres présages de la journée, un bruit effroyable se fit entendre qui sembla ébranler les fondations de leurs demeures. Ce n'était pas le bruit sourd du tonnerre, ni l'explosion sonore du canon, mais un fracas retentissant comme le choc d'une roche volcanique contre un immense bouclier de métal. En un instant, hommes et femmes étaient debout et les enfants s'éveillaient dans leurs berceaux. "La débâcle !" tel fut le cri de tous.

Dans un instant, la colline et la grève furent couvertes d'une masse de peuple. Et quel spectacle s'offrit aux yeux de la foule ! La nuit sombre était, de temps à autre, illuminée par des lueurs crépusculaires. C'était le reflet de la glace maintenant empilée ici en blocs fantastiques, là en pyramides ressemblant à quelque château ou à une cathédrale gothiques, et plus loin en amas phosphorescents comme ceux que l'on voit après un tremblement de terre. L'eau s'élançait en grondant et en sifflant ici contre une barrière solide, là dans une étroite ouverture. Tantôt elle mugissait comme une catastrophe, tantôt elle murmurait comme un ruisseau, quand elle arrivait dans les passages. Le vent soufflait avec furie. On aurait dit que les courants retenus par la glace durant l'hiver, s'élançaient sur l'immense fleuve et jouissaient, avec un plaisir sauvage, de leur liberté nouvellement recouvrée. Qui pourrait dire si les cavernes d'Éole, dont parle la mythologie ancienne, ne sont pas une réalité scientifique ?

Ce fut une heure d'agonie et d'attente. Les habitants terrifiés attendaient une catastrophe. Ils étaient, pour le moment, réduits à l'impuissance. Derrière eux, leurs maisons que la glace pouvait emporter ou qui allaient être submergées. En avant, quelques malheureux victimes, surprises par la débâcle, luttaient peut-être contre la mort. Il restait pourtant une chance. S'il se manifestait bientôt une autre débâcle aussi forte que la première, tout irait bien, parce que le choc ouvrirait certainement le chenal. Si, au contraire, il s'écoulait un intervalle suffisant pour donner à la glace le temps de se reformer, le choc serait désastreux. C'est malheureusement ce qui arriva.

Dix minutes, vingt, trente, quarante minutes s'écoulaient, et il n'y eut pas de changement. La glace tenait bon, bien que l'eau et le vent fissent entendre des rugissements tout comme en pleine mer.

Un vieillard suivait toutes les phases de la catastrophe avec plus de calme et, peut-être, plus d'intelligence que tout le reste de la population. C'était le sonneur de l'église. Dès le début de la soirée, il avait prédit ce qui allait arriver, et à ce moment il déclara